



ESTELLE-SARAH BULLE

Là où les chiens aboient par la queue



LIANA LEVI



Dans la famille Ezechiel, c'est Antoine qui mène le jeu. Avec son « nom de savane », choisi pour embrouiller les mauvais esprits, ses croyances baroques et son sens de l'indépendance, elle est la plus indomptable de la fratrie. Ni Lucinde ni Petit-Frère ne sont jamais parvenus à lui tenir tête. Mais sa mémoire est comme une mine d'or. En jaillissent mille souvenirs-pépites que la nièce, une jeune femme née en banlieue parisienne et tiraillée par son identité métisse, recueille avidement. Au fil des conversations, Antoine fait revivre pour elle l'histoire familiale qui épouse celle de la Guadeloupe depuis la fin des années 40 : l'enfance au fin fond de la campagne, les splendeurs et les taudis de Pointe-à-Pitre, le commerce en mer des Caraïbes, l'inéluctable exil vers la métropole...

Intensément romanesque, porté par une langue vive où affleure une pointe de créole, *Là où les chiens aboient par la queue* embrasse le destin de toute une génération d'Antillais pris entre deux mondes.

ESTELLE-SARAH BULLE est née en 1974 à Créteil, d'un père guadeloupéen et d'une mère ayant grandi à la frontière franco-belge. Après des études à Paris et à Lyon, elle travaille pour des cabinets de conseil puis pour différentes institutions culturelles. Elle vit dans le Val-d'Oise. *Là où les chiens aboient par la queue* est son premier roman.

Estelle-Sarah Bulle

Là où les chiens aboient
par la queue



Liana Levi

À mes parents
À mes enfants

J'ai quitté Morne-Galant à l'aube parce que c'était la seule façon de ne pas cuire au soleil. Morne-Galant n'est nulle part, autant dire une matrice dont je me suis sortie comme le veau s'extirpe de sa mère: pattes en avant, prêt à mourir pour s'arracher aux flancs qui le retiennent. J'ai vu ça des dizaines de fois avant mes sept ans, la naissance du veau qui peut mal finir. Papa laissait toujours faire; c'était à la nature de décider qui devait vivre et qui devait mourir.

Pourtant, il aimait ses bêtes. Il en avait cinq ou six au moment où je me suis sauvée. Elles vivaient autour de la maison, poussaient de longs beuglements rauques pour qu'on les mène au bac d'eau en tôle ondulée planté au milieu du terrain. Papa détachait une à une les chaînes qui les retenaient à des piquets et les bêtes couraient jusqu'au bac. Les jours de canicule, elles s'étranglaient s'il n'allait pas assez vite. Il les immobilisait d'un ordre sec et sonore, « Là! », et il frappait les taureaux nerveux du plat de son coutelas. Les trois premiers mois, il laissait les petits sans attache, parce qu'ils restent de toute façon à côté de leur mère.

Hilaire traitait ses enfants comme il traitait ses animaux: un verre de tendresse, un seau d'autorité et un baril de « débrouyé zôt' ». Dans ce désert du bout du bourg, il n'y avait

que nous et les bœufs. À une demi-heure à pied, sur le chemin principal qu'on ne pouvait pas appeler route, même avec les critères de l'époque, Morne-Galant somnolait, ramassé sur lui-même. Encore aujourd'hui, les Guadeloupéens disent de Morne-Galant : « Cé la chyen ka japé pa ké. » Je te le traduis puisque ton père ne t'a jamais parlé créole : « C'est là où les chiens aboient par la queue. »

J'en ai vu des chiens étranges et d'autres apparitions de minuit autour de la case, car Hilaire nous laissait souvent seuls et je restais à l'attendre près de la fenêtre. Dès le coucher du soleil, tandis que les poules montaient une à une se percher haut dans le manguier, nous fermions les volets. Le chant des criquets cotonnait tous les bruits autour de la maison. Nous, les enfants, jouions autour de la table nue. On se disputait une poupée d'herbe ou un souda effrayé¹. La nuit s'installait avec sa petite lune niellée. La lumière de la lampe à pétrole vacillait. On finissait par se cogner à l'obscurité en dépliant nos lits. Incapable de dormir, j'entrouvais le volet, à la recherche d'Hilaire à l'horizon.

À seize ans, j'ai attendu mon heure, j'ai bravé les esprits de la nuit et, au pipirit chantant, j'étais sur la route, partie sans me retourner. Qui sait, je connaîtrai peut-être encore quelques départs, jusqu'à ce que la Vierge m'ouvre les bras et dise de sa belle voix douce : « C'est fini », mais les deux seuls départs qui comptent, c'est celui de Morne-Galant en 1947, et celui de Pointe-à-Pitre vingt ans plus tard, l'après-midi où j'ai pris le premier vol pour Paris, abandonnant tout ce que j'avais bâti.

Voilà une éternité que je vis à Paris, et c'est comme si je n'avais toujours pas trouvé de chez-moi. Parfois, je croise d'autres Antillais, mais ils vivent plutôt en banlieue, cet autre

1. Souda : crustacé terrestre de la famille des bernard-l'hermite.

nulle part où les immeubles ont poussé comme des fleurs malades au milieu de champs boueux. J'en vois peu dans la capitale où ce sont les plus malheureux et les plus coriaces qui s'accrochent; il faut croire que les autres ont du sang de navet dans les veines.

J'ai connu les Algériens trop maigres qui travaillaient à l'usine. Les Chinois silencieux qui nous vendent les corossols qu'on faisait pousser comme rien derrière la case. Si je me dispute avec les Sénégalais qui vident mes poubelles et que je leur crie de retourner dans leur pays, ils me toisent et me traitent d'esclave vendue par les pères de leurs pères. Mais ce sont tous des étrangers, alors que moi, je suis aussi française que ces Blancs qui me prennent pour une Africaine.

Je me réchauffe auprès des sœurs du Sacré-Cœur, elles m'encouragent quand je massacre les cantiques avec ma voix aigre, et m'offrent des médailles miraculeuses. Elles aiment bien m'écouter parler, surtout les petites nouvelles; des filles jaunes et fragiles qui viennent d'Indonésie ou quelque chose du genre, des Congolaises muettes qui deviennent trop bavardes au bout de quelques mois. Je ne suis pas allée plus loin que le certificat d'études, mais je sais bien raconter les choses, surtout quand il s'agit des anges qui me visitent.

J'ai eu de l'or dans les mains. Je te parle de vraies pépites, des petites choses lourdes et belles. Je n'ai jamais eu de patron et je n'en aurai jamais. Je ne suis pas de celles qui s'ennuient derrière les parloirs vitrés des administrations ou parcourent, le soir, serpillière à la main, les couloirs vides des tours de bureaux. Je ne m'inquiète pas pour un fils sans père qui tourne mal pendant que je m'éreinte. Mais longtemps j'ai été comme eux tous, à organiser des mois à l'avance mon départ pour Pointe-à-Pitre afin de payer le billet le moins cher possible. À me raidir chaque fois qu'un Blanc plaisante sur mon accent ou mes cheveux.

Alors maintenant, petite, tu viens me voir, et tu te demandes où est notre place, à nous qui venons d'un entre-deux du monde. Ton père, que j'ai élevé autant que je le pouvais, te dira sans doute autre chose que ce que je vais te raconter, parce qu'un frère et une sœur peuvent être comme des étrangers l'un pour l'autre, et s'aimer quand même.

Tu dis que chez les Antillais, il n'y a pas de solidarité. Mais si tu mets dix personnes dans une salle d'attente, tu crois qu'ils vont finir par former une grande et belle famille? La Guadeloupe, c'est comme une salle d'attente où on a fourré des Nègres qui n'avaient rien à faire ensemble. Ces Nègres ne savent pas trop où se mettre, ils attendent l'arrivée du Blanc ou ils cherchent la sortie.

Assieds-toi là, je vais te coiffer parce que ta tignasse a besoin d'un bon démêlage. Et d'abord, donne-moi tes mains. Tu vois, c'est pour ça qu'on se parle bien toi et moi. On a ce fluide, là, je le sens au bout de tes ongles. Tu sens? Comme une onde électrique. C'est un fluide protecteur. Ne ris pas, un jour ça pourra te servir.

Tu as trente ans et j'en ai soixante-quinze. Bien que je sois ici, entre toi et moi c'est comme s'il y avait encore la barrière d'un siècle, sept mille kilomètres et un océan. Tu ne devineras jamais mon chemin, même si tu vas là-bas. Tu as connu les rues propres de la banlieue sans âme où tu es née. Ton père t'emmenait tous les matins à l'école en voiture. Moi, petite, je me réveillais au chant du coq dressé sous la fenêtre et j'allais à l'école à pied, quand j'y allais.

1947-1948

La nièce

C'est ainsi que mes conversations avec ma tante Antoine ont commencé. J'étais d'abord montée vers la rue Poulet sans la prévenir, désireuse de la surprendre dans son magasin, l'esprit empli de toutes mes questions. À la première sonnerie, deux chiens m'ont répondu avec des jappements asthmatiques. Elle a ouvert la porte en les grondant gentiment, comme l'aurait fait n'importe quelle vieille dame. Mais ce n'était pas une vieille dame. Dans l'encadrement de la porte, j'ai redécouvert cette grande femme arborant un sourire plein d'assurance que je n'avais pas vue depuis des années. Ses yeux pétillaient sous ses épais cheveux blancs séparés en choux hâtifs, comme si elle avait entamé une coiffure sage puis l'avait abandonnée en cours de route. Elle a serré mes épaules dans ses mains immenses et m'a embrassée comme si nous nous étions quittées la veille. Son visage sentait l'huile de jojoba et la crème Miss Antilles. Un visage plein, épanoui, à peine ridé.

Mon dernier souvenir d'Antoine se résumait à sa silhouette penchée sur un quai de métro après l'une de ses rares visites à la maison. J'étais adolescente. Mon père et moi l'avions raccompagnée en voiture jusqu'à la station Créteil-Préfecture. Son allure étrange, mélange d'élégance surannée

et d'anarchie, me plaisait beaucoup. On m'en avait tant conté sur elle que j'aurais été déçue à moins. Elle n'avait pas quitté de la journée la gabardine vert profond qui pesait sur ses épaules. Elle portait des chaussures d'homme fatiguées et un fragile sac à main en faux cuir noir vernis. En se levant de la table de la cuisine où nous avions potiné au-dessus du thé jusqu'à l'heure de la pénombre, elle avait replacé sur sa tête un bibi à voilette hors du temps. Je riais sous cape à cause de la mine de mon père tout l'après-midi, du visage fermé qu'il arborait encore dans la voiture puis sur le quai. Toujours un peu en retrait, le regard flottant au-dessus d'elle, son attitude trahissait l'impatience avec laquelle il aurait voulu la fourrer dans le métro.

Peu de personnes lui faisaient le même effet que sa sœur aînée. C'était drôle et énigmatique. Il était d'ordinaire ouvert et souriant, manifestait pour les gens une empathie, une douceur qui suscitaient la confiance, même de la part d'inconnus. Mais face à Antoine, je lisais sur son visage l'effort qu'il faisait pour ne pas exprimer sa colère, pour se protéger aussi. Je voyais bien que chaque mot d'elle, même le plus anodin, était une agression contre tout ce à quoi il tenait : la pondération, le calme, l'analyse rationnelle du monde. Je discernais en lui l'enfant qui se débat silencieusement contre des forces aimantes mais terribles. Un jour, il m'avait déclaré sur le ton de l'exploit : « Je ne me suis jamais disputé avec mes sœurs. » Il préférait les fuir.

Quinze ans après la scène du métro, je suis donc entrée dans la vieille boutique fermée depuis des lustres, tapie au pied du Sacré-Cœur. Cette fois, j'étais adulte et je voulais parler seule avec Antoine, qu'elle me raconte le passé, la Guadeloupe, la famille, à sa manière.

Elle ressemblait toujours un peu à ces gentilles sorcières 1930 dont sont friands les Anglais, mais je n'ai pas eu besoin

de passer d'épreuves initiatiques, elle s'est livrée de suite. Je crois qu'elle était heureuse que je la reconnaisse comme celle qui relie le passé au présent, la Guadeloupe à Paris, comme une racine souterraine et pleine de vie.

Les fois suivantes, elle a insisté pour venir chez moi. J'habitais dans le XVIII^e arrondissement, boulevard Ornano. Elle voulait voir comment j'étais installée et câliner ma fille âgée de trois mois. Elle était contente d'avoir ce prétexte pour arpenter le quartier qu'elle connaissait si bien. En chemin, elle s'arrêtait devant l'étal d'un épicier chinois et humait les tiges de citronnelle pour en jauger la fraîcheur. Elle m'apportait une décoction d'aloé vera qu'elle avait fait macérer dans une bouteille en plastique ou un dessert grumeleux parsemé de copeaux d'œuf cuit surnageant dans le lait trouble. J'avalais tout pour lui faire plaisir. Lorsqu'elle repartait, je la suivais longtemps du regard par la fenêtre. Une tête de plus que les autres passants, qui ne reprenaient leur taille normale qu'après son passage.

Dans la famille, tout le monde appelle mon père Petit-Frère. Comme s'il n'était jamais devenu autre chose que cet être fragile que mes tantes ont plus ou moins guidé dans leur enfance, en ces débuts où la tendresse n'était pas absente, mais mesurée, comme l'était le sel ou le pain.

Je suis née dans une famille ressemblant à la famille française type, sans en avoir la structure aussi rigide et hiérarchisée : une amie d'enfance peut chez nous être considérée comme une cousine et désignée comme telle. Des cousins véritables sont à peine croisés puis oubliés. D'autres, enfants adultérins apportés par la pluie et jamais reconnus, deviennent des frères plus chéris que les frères de sang. Une rue entière de Morne-Galant compte les membres de ma seule famille, tous Ezechiel, à en faire perdre la tête au facteur novice. Une sœur peut être la marraine de son frère,

qui ne l'appellera plus que « marraine », en lieu et place de son prénom officiel. C'est le cas de mon père avec Antoine. Lorsqu'il l'appelle « marraine », je ne peux entendre autre chose que « ma reine ». Et je sais maintenant qu'elle a tout d'une souveraine, fière et indépendante.

Adolescente, lorsque je laissais traîner mes vêtements par terre, haussais les épaules parce qu'on me prêchait pour la centième fois de faire attention à ma tenue, ou lorsque j'étais insolente, c'était toujours son nom qui revenait : « On dirait ta tante Antoine ! », « On voit que tu tiens d'Antoine ! » Pendant un temps aussi, la taille de mes pieds inquiéta légèrement mes parents qui déclarèrent sur un ton fataliste : « Les mêmes péniches que sa tante... » À première vue, la comparaison n'avait rien de séduisant. Mais un minuscule coin dans ma poitrine était secrètement flatté, car si l'on attribuait bien des défauts à ma tante, je percevais une certaine admiration pour celle qui n'avait jamais fait que suivre son désir en cultivant sans regret l'art de la catastrophe.

Jusqu'à mes treize ans, mes parents, mon frère et moi avons vécu à Créteil, au neuvième étage d'une tour rectangulaire, blanche et noire, à l'angle des rues Lepaire et Marie-Curie. J'aimais me tenir à la fenêtre, frottée au ciel et au danger de la chute, trente mètres plus bas. J'étais une petite fille très appliquée et particulièrement conformiste. J'aimais me fondre dans le paysage qui s'étendait autour de moi, devenir aussi neutre que ces larges rues droites et cette succession de bâtiments agencés en fonction du niveau social des habitants (plus les loyers étaient modérés, plus les fenêtres étaient étroites).

De mon poste d'observation, je m'interrogeais sur les innombrables petits faits familiaux qui, selon moi, sortaient trop de la norme. D'où venait cette propension à élargir le

cercle de notre parentèle jusqu'à des frontières floues et mouvantes? Et pourquoi mon père avait-il cet accent marqué qui faisait sourire les amis et les voisins alors qu'il s'efforçait de parler dans un français châtié? Pourquoi mon grand-père n'était-il la plupart du temps qu'une voix rauque rendue fantomatique par les sept mille kilomètres de ligne téléphonique tirés sous l'océan?

Notre ville, à l'orée de Paris, était le grand maelström de la classe moyenne, où la diversité des vies était happée par le courant uniformisateur du «vivre-ensemble». Dans ce grand fourre-tout, les Antillais étaient une minorité parmi d'autres et les enfants métis une rareté. «Métis» était d'ailleurs un mot à peine utilisé. J'avais le sentiment d'une transgression les rares fois où je me déclarais comme telle, à l'école, auprès de mes amis, dans la rue. Métis, c'est un entre-deux qui porte quelque chose de menaçant pour l'identité. Les voisins, Français fraîchement débarqués de la Sarthe ou des Deux-Sèvres, Portugais de deuxième ou de troisième génération, Parisiens déclassés, ne savaient pas trop me situer. Ils s'en sortaient mieux avec mon père. Après cinq minutes de conversation avec lui, ils déclaraient d'un ton joyeux: «Ah, la Réunion! On y pense pour nos prochaines vacances!»

Mon père rectifiait poliment, mais pour la plupart des gens, les Antilles, un peu comme l'Afrique, c'était un tout qu'il était trop compliqué de différencier en zones géographiques précises et qui incluait l'ensemble des possessions françaises, jusqu'au Pacifique, jusqu'à l'océan Indien, et d'ailleurs la Guyane était aussi une île, la Guadeloupe et la Martinique se confondaient et nous ne pouvions pas en vouloir à nos voisins, nous qui avons bien du mal à situer sur une carte la Croatie d'où venait la concierge, la ville de Béjaïa où le meilleur ami de mon frère partait chaque

été, ou les côtes de l'Algarve affichées en poster dans le salon de ma première nourrice qui me faisait manger un excellent riz au beurre.

De la fin des années soixante-dix à la fin des années quatre-vingt, mes parents ont économisé pour pouvoir acheter, environ tous les deux ans, notre billet Air France pour la Guadeloupe. Ma mère se faisait une joie d'y aller. J'étais partagée. Je me demandais ce qui la motivait tant. Pourquoi avait-elle hâte de plonger dans cette campagne si éloignée de tout ce qu'elle avait connu, elle qui avait poussé au milieu des fêtes du Borinage, connu les petits matins au café brûlant et les éclatants cerisiers de l'été? Hâte de se retrouver dans ce lieu énigmatique, où le jour tombait à l'envers, où l'on vivait encore sans eau courante ni électricité, épiés par les rats bleus et les crapauds dubitatifs, pris dans une lumière brûlante qui ne vous lâchait que sous l'abri d'une tôle crépitante de chaleur?

Moi, les premiers jours à Morne-Galant, je m'ennuyais beaucoup et les rues aseptisées de la ville me manquaient. Puis, peu à peu, j'étais aspirée par la beauté de la nature, si forte qu'elle vous entraînait par tous les orifices, s'emparait de vos sens: rouge violent sur vert foncé, senteur d'amandes en décomposition, haleine salée de la mer, piqure des fourmis. Je voyais mon père devenir le pilier de son propre père, qui cachait ses larmes lorsqu'au bout d'un mois, nous montions dans la voiture pour retourner à l'aéroport.

De retour chez nous, je me demandais pourquoi papa et ceux qui lui ressemblaient – même couleur de peau, même accent chantant porté malgré soi, comme le sparadrap du capitaine Haddock – avaient, vis-à-vis du reste du monde, cet abord chaleureux masquant à peine des gouffres de fragilité. Il me racontait volontiers son enfance, et tout au long de ma propre jeunesse, je m'en suis contentée.

Je ne disais rien de mon constant sentiment d'ambiguïté, de décalage, car il y avait des situations plus compliquées que la mienne. Je devais m'estimer heureuse d'avoir un environnement familial stable et deux parents au travail. Certains de mes amis balançaient continûment entre leur famille et des foyers d'accueil. Des pères passaient la journée au bar. D'autres ne parlaient pas français et ne sortaient jamais. Pour la majorité des adultes, nous, les enfants, étions l'avenir.

Absorbée par ma propre enfance puis mes débuts dans la vie, il m'a fallu du temps pour interroger mon père et ses sœurs sur leur passé et la façon dont ils ont tous quitté leur île. Une année, j'ai décidé de les questionner tous les trois, séparément. Mon grand-père Hilaire venait de mourir à l'âge de cent cinq ans. Peu de temps après naissait ma fille. C'étaient des moments d'échanges et de souvenirs. En enserrant la main minuscule et soyeuse de mon bébé, je pensais au contact suave et rugueux de la vieille main aux ongles larges qui me tenait lorsque j'avais quatre ans, neuf, onze, la poigne de moins en moins assurée au fil des années. Je voulais qu'on me raconte la Guadeloupe, ce temps d'Hilaire et les temps d'après, nouer les fils avec ce que j'en connaissais moi-même. Tour à tour, Antoine, Lucinde et Petit-Frère m'ont offert des moments vécus. Je prenais des notes que je ne montrais pas.

Les années ont passé, ma propre famille s'agrandissait, j'étais prise dans un quotidien d'adulte affairé. Dix ans plus tard, à la faveur d'un hiver trop rigoureux, je me suis quasiment enfuie vers l'île. J'ai alors repensé à ces conversations et à mes notes. Les voix avaient mûri en moi, dans un embrouillamini qu'il me fallait démêler. À mon retour, j'ai cherché mes cahiers au fond d'un tiroir. Les mots, les expressions, les bribes de dialogues griffonnés à la hâte m'ont sauté aux yeux comme une conversation tout juste ajournée. Le désir d'en faire naître un récit m'est venu. J'ai

hésité, attendu encore. Un jour, Antoine, Lucinde et même Petit-Frère partiraient. Je m'y suis mise enfin, essayant de revenir au plus près de ce qu'ils m'avaient relaté avec plaisir et confiance, tentant de préserver les scènes et les échanges qu'ils avaient recréés pour moi. J'espérais comprendre ainsi, avec le recul, le tour de ma propre existence.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site

www.lianalevi.fr

© Éditions Liana Levi, 2018

Couverture : D. Hoch

Photo : © Felix Augustine. D.R.

Cette édition électronique du livre *Là où les chiens aboient par la queue*
de Estelle-Sarah Bulle
a été réalisée en juillet 2018 par Atlant'Communication.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 979-10-349-0045-9)
ISBN pdf numérique : 9791034900473